Eymery, Alexis Blaise
Le petit César

LE PETIT CÉSAR, OU LA FAMILLE DES PYRÉNÉES,

DRAME,

EN TROIS ACTES, EN PROSE,

A grand Spectacle, mêlé de Pantomime, Musique, Danses, Combats, etc.

PAR ALEXIS EYMERY.

Musique de J. A. GAULTIER.

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre des Jeunes-Artistes, en Nivôse an IX.

A PARIS,

Chez FAGES, Libraire, rue Meslé, N°. 25. et boulevard Saint-Martin, N°. 26, vis-à-vis le Théâtre des Jeunes-Artistes.

AN IX. (1801.)

PERSONNAGES.	ARTISTES.
BERTHOL, chef de brigands, amant secret de Lucie et de Lise.	*Thénard.*
GEORGE, riche Pâtre, habitant des monts Pyrénées.	*Liez.*
ALBERT, gendre de George.	*Lefevre*, aîné.
LUCIE, fille de George, épouse d'Albert.	*Me. Laisné.*
CÉSAR, fils d'Albert et de Lucie, chef des jeunes Chasseurs.	*Grévin.*
LISE, sœur de César, fille d'Albert et de Lucie.	*Me. Martin.*
JACQUES, vieux Berger, au service de George.	*Lefevre*, cadet.
PIERRE, jeune Chevrier, niais, au service de George.	*Auguste.*
PAUVRE-DIABLE, ex-Capucin, geolier chez les brigands.	*Monrose.*
BRAS-D'ACIER, } brigands, lieutenans de Berthol.	*Notaire.*
SANS-PEUR, } brigands, lieutenans de Berthol.	*Minet.*
BRISE-MACHOIRE, } brigands, lieutenans de Berthol.	*Farine.*
SANS-PITIÉ, subalterne brigand.	*Douvry.*
Troupe de Bergers.	
Troupe de Bergères.	
Troupe de jeunes Chasseurs.	
Troupe de Brigands.	

La Scène se passe dans les Pyrénées.



LE PETIT CÉSAR,

DRAME EN TROIS ACTES.



ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une montagne, sur le penchant de laquelle, à droite, est une habitation champêtre ; vis-à-vis, plusieurs arbres touffus. Le fond du théâtre est occupé par des monts éloignés, dont la cime est couverte de neiges.

SCENE PREMIERE.

(*Le jour vient.*)

GEORGE, CÉSAR, LISE.

GEORGE, *pressant dans ses bras César et Lise.*

MES chers enfans! mes chers enfans! que ne puis-je ainsi presser sur mon sein, votre malheureuse mère et votre père!

LISE, *douloureusement.*

Nous serons donc toujours orphelins ? ah! papa! papa!

GEORGE, *ému.*

Toujours orphelins, ma fille ? Eh, quoi ! puisque je vous reste, pouvez-vous l'être ?

CÉSAR, *caressant le visage de George.*

Ne t'afflige donc pas, cher papa ; ne t'afflige donc pas. Tu nous as dit plusieurs fois que tu n'étois pas certain de leur mort.... peut-être les reverrons-nous !

GEORGE.

Oh ! mon ami, Dieu t'entende ! (*à part.*) Il y a si long-tems.... je n'espère plus....

LISE.

Mais, papa, pourquoi ne nous apprends-tu pas comment ils sont disparus ?...

CÉSAR.

En effet, est-ce que tu devrois nous en faire un mystère ?... à notre âge !

GEORGE, *regardant avec compassion ses enfans.*

Mes amis, vous ne savez guère ce que vous souhaitez.

LISE, *tendrement.*

Mais, cher papa, puisque nous sommes les enfans de ceux que tu regrettes, il est bien naturel que nous nous affligions avec toi de leur perte, et que tu nous en apprenne le motif.

GEORGE, *tristement.*

Vous le voulez, mes enfans ; écoutez donc. Depuis trois ans, Albert, votre père, étoit mon gendre : votre mère vous avoit donné le jour. Toi, Lise, tu avois trois ans, et César en avoit deux. J'étois heureux, au sein de ma famille !... lorsque le plus cruel événement.... — Un jour que vous étiez absens, et que votre mère étoit allée, comme à son ordinaire, à la laiterie de la montagne ; Berthol, qui depuis peu étoit devenu mon voisin et l'ami de ma maison, vint tout effaré m'annoncer que des bandits enlevoient ma fille.... A cette nouvelle, j'oublie que je suis seul ici, et veux courir après eux. Berthol m'en empêche.... Albert arrive ... au récit de l'enlèvement de votre mère, le désespoir s'empare de son cœur ; il ne perd point de tems cependant, il court, assemble quelques bergers ; Berthol et lui se mettent à leur tête, ils partent. La journée se passe.... les bergers et Berthol reviennent le soir, sans avoir rien vu.... Ils n'ont qu'un nouveau malheur à m'apprendre : votre père avoit disparu. Plein de son désespoir, il s'est éloigné, égaré.... Ils croyoient le retrouver ici. Nous espérons qu'il arrivera d'un moment à l'autre. La nuit vient, elle se passe ; mon fils ne paroît point. Oh ! mes enfans ! combien mon cœur étoit déchiré ! L'aurore me rendit un nouvel espoir. Hélas ! la fin du jour ne fit que me donner une certitude affreuse.... Je n'avois plus d'enfans !... Douze ans se sont écoulés, depuis ce jour funeste ; douze ans de douleur ! mes pleurs coulent encore : vous le voyez, mes enfans ; ils ne soulagent pourtant point mon cœur !...

LISE et CÉSAR, *pleurant.*

Ah ! papa ! papa !

LISE, *avec inspiration.*

Mon frère, espérons en la bonté divine ; d'elle seule dépend la fin de nos chagrins et notre bonheur.

GEORGE, *pressant les mains de Lise.*

Tu as raison, ma fille, espérons ! Dieu est juste, il

aura pitié de mes cheveux blancs, et entendra vos vœux : ceux de l'amour filial lui sont toujours agréables.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, JACQUES, *portant un panier à son bras ; il a une trompe suspendue derrière le dos.*

GEORGE; *il s'avance au-devant de Jacques avec un air riant.*

TE voilà, mon ami ? tu vas mener tes troupeaux aux pâturages ?.... comment vont les brebis malades ?.... le grand bélier est-il mieux, et pourra-t-il sortir aujourd'hui ?

JACQUES.

Oui, mon maître, tout va bien : les brebis et les chèvres sont au mieux. Les mères sont gaies et quelques-unes montrent déjà à leurs chevreaux, la route des rochers les plus escarpés. L'herbe est bonne, et si l'ours et le loup nous laissent tranquilles cet hiver, vous pouvez vous promettre d'heureux résultats pour l'accroissement de vos troupeaux.

CÉSAR, *d'un air joyeux et frappant sur l'épaule de Jacques.*

Ah ! de ce côté-là, sois sans inquiétude, Jacques ; moi et ma compagnie, nous leur donnerons beau jeu s'ils viennent se frotter à nos troupeaux.

LISE, *effrayée.*

Ah ! mon frère, ne saurais-tu modérer cette ardeur pour la chasse, qui te fait affronter tous les dangers, et risquer ta vie cent fois en un jour ? crois-tu que nous soyons sans inquiétude pour toi quand tu ès dehors ?

GEORGE, *doucement à César.*

Ta sœur a raison, mon ami ; tu te hasarde trop, et je suis bien fâché, à présent, de t'avoir permis cette association avec nos jeunes bergers ; elle me fait craindre sans cesse pour tes jours, sur-tout à l'approche de l'hiver, que les bêtes de ces montagnes, trouvant difficilement leur nourriture, en sont plus dangereuses.

JACQUES, *regardant George, et souriant à César.*

Laissez-le faire, mon maître, il est aussi prudent que courageux, et vous devez être sans craintes. (*lui montrant son panier.*) Voilà votre déjeûner, que je vous apporte ; le voulez-vous prendre sous ces arbres, comme à votre ordinaire ?

GEORGE, *montrant un arbre à Jacques.*

Oui, mon ami, mets-le là, au pied de cet arbre. (*à Lise.*) Lise, tu vas aller à la laiterie, tandis que César ira faire sa tournée. (*à César.*) Sur-tout, mon cher enfant, (*le regardant avec émotion.*) ne vas pas si loin : on dit que des bandits rôdent depuis peu dans les environs d'Orisson.... Je t'avoue qu'aujourd'hui je te vois sortir avec peine.... Aie soin toujours de tenir tes armes en bon état, et recommande la même chose à tes camarades. (*à Jacques.*) Toi, Jacques, fais sortir les troupeaux et contente-toi, pour aujourd'hui, de les mener dans la vallée.

(*Jacques étend sur la pelouse le déjeûner de son maître : Lise et César embrassent le bon George et entrent dans la maison ; Jacques après eux.*)

SCENE III.

GEORGES, *seul, sous les arbres, prenant son déjeûner.*

Quel beau tems ! que la Nature est belle ! O riches des cités ! que n'êtes-vous ici pour contempler ce spectacle !... Quel est celui d'entre vous qui puisse se flatter de manger d'aussi bon lait, sous d'aussi beaux arbres, et dans un endroit où la Nature déploie avec plus de majesté la grandeur de son auteur !... O ! mes enfans ! ma Lucie ! où est le tems qu'ici, à cette même place ; là, à côté de ta mère, qui, foible et languissante, ne pouvoit t'alaiter.... Je te faisois prendre le lait frais de nos chèvres.... tu souriois à mes tendres soins, et paroissois me remercier du bienfait de la vie.... et des barbares t'ont enlevée à mon amour, à celui de tes enfans !

(*Il s'attendrit, et pleure.*)

SCENE IV.

» (On entend le bruit des troupeaux bêlans. – Jacques
» et quelques bergers paroissent sur la montagne, en
» face de Georges. Ils conduisent les troupeaux. Un
» grand bélier est à leur tête, et fait entendre le son
» de sa clochette.

» Georges voit ses richesses.... Cette vue fait diversion » à ses maux. Il regarde, avec une sorte de plaisir, » défiler ces animaux paisibles devant lui, et bénit le » ciel de sa bonté). «

SCENE V.

» (Lise sort de la maison avec plusieurs bergères, qui » portent des pots à lait. Elles passent toutes entre les » arbres, devant George. Lise lui envoie un baiser, « auquel il répond par un signe de tête amical. Toutes » les bergères sortent ensuite par la droite des acteurs).

SCENE VI.

GEORGE, CÉSAR, *ayant une carabine, et une trompe suspendue derrière le dos.*

GEORGE, *se levant, va pour entrer dans la maison, et se trouve face à face avec César, qui en sort.*

AH ! te voilà, mon ami ; je te croyois parti.

CÉSAR.

Si je suis encore ici, mon père, c'est que j'ai suivi ton conseil. J'ai mis ma carabine en état.... que les loups ou les ours viennent maintenant se frotter à moi... (*avec un geste expressif.*) Leur compte est bon.

GEORGE.

Tes compagnons ne viennent-ils pas te chercher, aujourd'hui ?

CÉSAR.

Non, papa, nous nous sommes donné rendez-vous ici près, à deux pas de la maison de monsieur Berthol.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, BERTHOL.

CÉSAR, *appercevant Berthol.*

VOICI monsieur Berthol. (*à Berthol.*) Je vais près de chez vous : n'y avez-vous pas vu mes camarades ?

GEORGE.

Bon jour, monsieur Berthol : oui, il dit que ses camarades s'assemblent là aujourd'hui.

BERTHOL, *à George.*

En effet, je viens d'en rencontrer plusieurs. (*à César.*) Ils m'ont même chargé de vous dire, si je vous trouvais ici, que vous vous hâtiez d'aller les joindre, parce qu'ils veulent donner la chasse, à je ne sais quelle bête, qui, disent-ils, la nuit dernière, s'est jetée sur les troupeaux du voisin Combes.

GEORGE, *effrayé.*

Ah! mon dieu, que me dites-vous là! Prends toujours bien garde, mon fils, et ne te fie pas trop legérement à tes armes. Sois prudent, et tes camarades aussi. Adieu. (*Il l'embrasse.*)

CÉSAR, *avec fierté.*

Sois tranquille, papa; sois tranquille. Tu verras bientôt....

(*Il s'en va en courant, et sort par la gauche des acteurs.*)

SCÈNE VIII.

BERTHOL, GEORGE.

BERTHOL.

Savez-vous, mon cher George, que votre petit César est un héros?

GEORGE, *tristement.*

Hélas! mon cher monsieur, je voudrois bien qu'il ne montrât pas autant de courage.... c'est en tout le portrait de son père.

BERTHOL, *se composant.*

Ma foi, on voit peu de jeunes gens à cet âge, montrer autant d'intrépidité et de savoir.... Quel âge a-t-il maintenant?

GEORGE, *soupirant.*

Bientôt quinze ans, et vous savez qu'en voilà douze que j'ai perdu ses parens?...

BERTHOL, *troublé.*

Oui.... et Lise.... qui est si gentille? (*se remettant.*) Ah! parlez-moi d'elle! c'est aussi le portrait de sa mère.... Quel âge peut-elle bien avoir?

GEORGE, *tristement.*

Bientôt seize ans.

BERTHOL, *vivement.*

C'est l'âge des amours; et quand la mariez-vous?

GEORGE,

GEORGE, *étonné.*

La marier! et à qui? dans ces montagnes....

BERTHOL, *avec emphase.*

Dans ces montagnes, mon ami, il est des gens qui savent apprécier le mérite de votre fille, et qui certainement....

GEORGE, *le fixant.*

Je vous entends, monsieur Berthol; mais, ma fille est trcp jeune.... d'ailleurs, je n'ai peut-être pas le droit d'en disposer.... Si ses parens vivoient encore....

BERTHOL.

Est-ce que vous auriez quelqu'espoir de....

GEORGES.

L'espoir!... non.

BERTHOL, *à part, respirant.*

Ah!

GEORGE.

Au surplus, mes enfans n'auront, dans ce cas, que mes conseils et leurs cœurs pour maîtres; je ne contraindrai jamais leur incliuation.

BERTHOL.

Leur inclination! le cœur de Lise....

GEORGE, *impatient*

Son cœur! Je ne crois pas qu'il ait encore parlé pour personne.

BERTHOL, *modérant un mouvement de joie.*

En ce cas, permettez-moi donc....

GEORGE.

Mon cher monsieur Berthol, je ne puis croire sérieusement que vous pensiez à Lise, qui n'est encore qu'un enfant. Entre nous soit dit, vous avez bien le triple de son âge, et puis....

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, BRAS-D'ACIER.

BRAS-D'ACIER, *une capote de berger sur ses habits de brigands, accourant à Berthol avec un air sinistre; il lui présente une lettre.*

TENEZ, lisez, et prenez vite une réso....

BERTHOL, *effrayé, l'empêche d'achever, en lui mettant la main sur la bouche.*

(*Il prend la lettre.*) Je sais ce que c'est, allez.

GEORGE, *à part.*

Que veut dire ce mystère.... quel visage sinistre !

(*Bras-d'acier sort.*)

SCÈNE X.

BERTHOL, GEORGE.

BERTHOL, *lit.*

(*A part.*) MON capitaine, trois de nos gens viennent » d'être pris en forçant le château.... « Dieux ! quel contretems ! (*haut.*) Mon voisin, je vous quitte ; une affaire m'appelle chez moi : au revoir.

GEORGE, *avec distraction.*

Bon jour.... je rentre aussi à la maison.... (*à part.*) Que veut dire ceci ?... (*il rentre.*)

SCENE XI.

JACQUES, PIERRE, PLUSIEURS BERGERS.

JACQUES, *tout effaré.*

MAIS, Pierre, ce que tu dis-là est-il possible ?

PIERRE, *bêtement.*

Comment, possible ?... quand je vous dis que je les ai vus, comme je vous vois. Quand ils m'ont apperçu, ils ont couru sur moi ; mais (*avec un geste expressif.*) paf... me voilà roulé du haut en bas de la montagne, (*frottant ses jambes.*) et mes jambes, tout écorchées, en peuvent dire quelque chose.

JACQUES, *avec inquiétude.*

Mais, crois-tu bien que ce soient des brigands, que tu as vus ?... Ne serais-ce pas plutôt quelques chasseurs étrangers ?

PIERRE, *faisant du geste avec ses coudes.*

Laissez donc.... laissez donc.... est-ce que les chasseurs courent sur les passans ? et puis, ces grandes moustaches... ces mines allongées... cet acoutrement singulier... leurs pistolets là, à la ceinture.... Moi, je dis que les honnêtes gens ne se mettent point comme ça.

JACQUES, *à part.*

Ceci paroit certain. (*à Pierre.*) Attends-moi ici. (*aux Bergers.*) Attendez aussi, vous autres.

(*Il entre dans la maison.*)

SCENE XII.

PIERRE, BERGERS.

PIERRE, *regardant ses compagnons.*

MA foi, il faut que ces voleurs soient bien bêtes, pour des fripons, que de venir dans ces montagnes pour faire fortune. Il n'y a pas seulement d'eau à y boire.... ô! de la neige, si fait.... tant qu'ils en voudront.... Stapendant, le château... et pis la maison de notre maître...: Euh... euh... il y a encore de quoi....

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, GEORGES, JACQUES.

GEORGE, *l'air ému.*

JACQUES, si cela est vrai, César, que tu dis avoir rencontré et envoyé chez monsieur Berthol, va nous l'amener sans doute; nous verrons ensemble ce qu'il convient de faire.

JACQUES, *montrant Pierre.*

Tenez, mon maître, voilà Pierre, qui, à ce qu'il assûre, les a très-bien vus.

PIERRE.

Ah! ma fis, c'est si vrai, que j'en aurai la fièvre pour quinze jours, de la peur qu'ils m'ont fait.

GEORGE, *à Pierre.*

Et tu n'as pas remarqué où ils se sont retirés?

PIERRE.

Ha! si fait, si fait; après ma culbute de la montagne je les ai vus qu'ils tournoient les grands rochers et cherchoient comme qui diroit un endroit pour y pénétrer. Mais ma foi, je n'ai pas resté-là long-tems, car j'ai pris déloge pour mon procureur.

GEORGE, *à part.*

Et cet homme qui tantôt apporta une lettre à Berthol: sa mine.... je n'ose croire ce que je pense. (*haut.*) Mon fils va venir....

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, CÉSAR.

GEORGE.

AH ! le voici. Eh bien, mon ami, monsieur Berthol te suit-il ?

CÉSAR.

Non, mon père, il n'est pas chez lui. Il est sorti depuis quelques instans, avec des gens d'une physionomie bien suspecte, à ce qu'on m'a dit, et je....

GEORGE, *vivement à son fils.*

Point de jugemens précipités ; il y a treize ans qu'il demeure ici, et sa conduite....

CÉSAR, *avec feu.*

Mon père, il ne m'appartient point de juger sa conduite ; mais songez que des personnes dignes de foi viennent de m'assurer que depuis quelques jours, tous les soirs, il sort de chez lui des hommes d'un air.... d'une tournure.... et qui prennent tant de soin de se cacher.... puis tenez, il ne me revient pas, à moi, et je crois voir son zèle intéressé.... son ton mielleux vous seduit....

GEORGE, *impatienté.*

Paix, mon fils ; c'est assez. Il faut rassembler les bergers, votre compagnie, si vous le voulez, et s'assurer enfin, en parcourant la montagne voisine, si le bruit qu'on fait courir est vrai ou faux.

CÉSAR, *respectueusement.*

J'obéis. (*aux Bergers.*) Suivez-moi. (*Il sort.*)

SCENE XV.

GEORGE, *seul, rentrant dans la maison.*

DIEU veuille que mes soupçons soient injustes !...

SCENE XVI.

LISE, PLUSIEURS BERGÈRES, *portant des pots de lait.*

LISE, *aux Bergères.*

RENTREZ vite, mes amies, je vous suis. Préparez le diner des pâtres, et voyez si mon père est à la maison. (*Les Bergères sortent.*)

SCÈNE XVII.

LISE, *seule.*

Dieux ! est-il possible ! On a vu des brigands du côté de Blanc-Pignon ! Et si mon frère est allé par-là ? (*appercevant son père qui sort de la maison et vient à elle.*) (*à part.*) Voilà mon père ! qu'il ignore ce qui se passe !

SCENE XVIII.

GEORGE, LISE.

GEORGE.

Vous avez fini de bonne heure, aujourd'hui, ma fille ; est-ce que vous n'avez pas fait ce beure ?...

LISE, *avec embarras.*

Mon père.... le lait n'étoit... pas assez crêmé, et ce soir....

GEORGE, *souriant.*

J'entends. Ce soir tu le feras à ton aise.

LISE, *toujours avec embarras.*

Mon frère est-il rentré, papa ? et Jacques, l'avez-vous vu ?

GEORGE, *étonné.*

Mais, ma chère amie, il y a si peu de tems qu'ils sont partis....

LISE, *regardant derrière elle.*

Ah ! vous avez raison, c'est que....

(*On entend le son de plusieurs trompes, répétées dans le lointain : George et Lise écoutent.*)

SCÈNE XIX.

» (César paroît sur le haut de la montagne, et sonne de » sa trompe. Au même instant, un ours énorme descend du côté de la maison, et va en barrer l'entrée. » George, effrayé, prend précipitamment la main de » Lise, et l'entraîne vers la laiterie, à droite des » acteurs.)

SCENE XX.

» (Tous les Chasseurs arrivent sur la montagne, leur » carabine en main, poursuivant la bête. César leur » fait signe de ne pas tirer et de garder les issues du » théâtre. Tous restent étonnés, obéissent, et atten- » dent ce qu'il va faire.

» César ramasse une pierre, s'appuie contre un arbre, » et la jette à l'ours. L'animal, frappé, court sur lui. » César passe lestement d'un arbre à l'autre et l'évite. » L'ours le poursuit lourdement, tandis que les jeunes » Chasseurs, la carabine en joue, le surveille de l'œil.

» César vient à l'arbre le plus près de la maison, met » sa carabine au pied, et monte dessus. L'ours y arrive » après lui, flère le fusil, et se met en devoir de le » suivre; il grimpe. César passe d'une branche à l'au- » tre; l'ours le suit, mais avec précaution, et faisant » des grimaces. César, après l'avoir ainsi promené, se » pend à une branche, la plus près de terre, et y saute » legéremeut. L'ours y arrive et veut en faire autant; » tandis qu'il s'y prépare, en s'y pendant par les deux » pattes de devant, César ramasse sa carabine, lui en » introduit le bout dans l'oreille et l'étend roide mort » par terre.)

SCENE XXI.

» (Entrée de George, de Lise, de plusieurs Bergers et » Bergères; ils sont témoins de la mort de l'ours. » George et Lise courent à César, et le serrent dans » leurs bras (*Tableau.*) Tous les jeunes Chasseurs en- » tourent leur chef, et le complimentent sur sa vic- » toire : il sourit à leurs éloges.

» Marche, dans laquelle la bête est portée en triomphe. « George et Lise l'ouvrent, tenant César par la main. » Les Chasseurs les suivent, portant l'ours : les Bergers » et Bergères viennent immédiatement après.)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente un site sauvage, hérissé de rochers. Dans le fond, une large caverne, dans laquelle se perd un torrent. A droite et à gauche, plusieurs arbres épars.

SCENE PREMIERE.

BERTHOL, *seul ; il a deux pistolets à sa ceinture.*

QUE faire ?... Si je me montre trop, je suis découvert. Déjà le vieux George a vu cet imprudent Bras-d'acier... On n'est pas plus imbécile que ce faquin-là ! et ces drôles qui ont la mal-adresse de se laisser prendre !... Mais, sachons comment s'est passée cette affaire.

(*Il tire un coup de pistolet.*)

SCENE II.

BRISE-MACHOIRE, SANS-PEUR, BERTHOL, PLUSIEURS BRIGANDS. *Tous les Brigands sortent de la caverne, et viennent grotesquement se groupper dans les rochets et à l'entour de leur chef.*

BERTHOL, *à Brise-mâchoire.*

AVANCE, Brise-mâchoire ; c'est toi que j'avois chargé du soin de conduire l'escouade qui devoit aller au château de ce vieux Juif, pour nous apporter ces piastres ; comment as-tu fait pour te laisser prendre trois hommes ?

BRISE-MACHOIRE.

Que voulez-vous, capitaine, je me suis trop fié sur le courage de ma troupe, et pas assez méfié de celui des gens du château. – Les miens ont fait merveille ! nous tenions déjà un baril de piastres et quelques bijoux, lorsque les Catalans, que j'enrôlai hier, s'obstinèrent malgré la retraite que j'avois ordonnée, à piller le château, se sont laissés pincer comme des sots.

BERTHOL.

En tout ceci, tu as eu tort ; il falloit réprimer le mou-

vement de ces nouveaux venus..... ne pas les laisser.... Eh ! pourquoi, quand tu les a su pris, n'as-tu pas tenté de les délivrer ?

BRISE-MACHOIRE.

Ma troupe peu nombreuse, déjà affoiblie par trois blessés, n'ayant que deux coups à tirer, courroit risque à la fin d'être enveloppée et prise.

BERTHOL, *avec inquiétude.*

Quelle imprudence !... et si ces marauds qui se sont si aisément laissé prendre, alloient découvrir notre retraite.

BRISE-MACHOIRE.

Capitaine, comment voulez-vous qu'ils la découvrent, ils ne la connoissent pas.

BERTHOL, *étonné.*

Comment cela ?

BRISE-MACHOIRE.

Le voici : ces Catalans, déserteurs et errans depuis plusieurs jours dans ces montagnes, m'ont rencontré hier avec ma troupe, lorsque j'allois au château : ils m'ont demandé de l'emploi, je les ai agréés ; mais voulant éprouver leur courage, je les ai menés avec nous....

BERTHOL, *riant.*

Et, comme tu vois, ils t'en ont donné une preuve. — Mais laissons cela, puisqu'ils ne peuvent plus nous nuire. Désormais, cependant, que personne ne reçoive un homme dans la compagnie sans m'en prévenir. — Que chacun aille à son poste. (*Tous les Brigands sortent.*)

SCENE III.

BERTHOL, *seul.*

JE suis pourtant un grand vaurien ; un.... Voyons.... récapitulons : né sans fortune, je voulus en avoir. Je m'associai ces brigands ; mais ne voulant point courir la chance si commune aux voleurs de grand chemin, celle d'être pris, je vins dans ces montagnes, où par le moyen de l'argent que je faisois voler, allié avec le cuivre que l'on trouve ici, je fis de la fausse monnoie. Tout alloit bien jusques-là, si l'amour ; le cruel amour, n'étoit venu détruire mon bonheur !... Passant seul, un jour, dans la vallée, j'apperçois Lucie : la voir et l'adorer, furent pour moi la même chose !... Voulant à tout prix m'en faire aimer, je prends le masque d'un honnête homme.... J'achète, près de son habitation, une chaumière qui étoit vacante,

vacante, et là, tous les jours, assidu dans la maison, je me fais chérir de sa famille; enfin, je fais l'aveu de ma flamme : elle le reçoit presque comme une Lucrèce, et m'ordonne de ne jamais paroître devant elle. (*riant.*) Moi, fort peu endurant, et tyrannisé en diable par mon amour, je la fais enlever par mes gens : je fais plus, ayant tout à craindre des recherches de son mari, je l'attire lui-même dans une embuscade, et le fais amener ici. Depuis douze ans, ils y sont tous les deux; le tems, les dédains et la beauté flétrie de Lucie, m'ont guérit totalement. Mais si je n'aime plus la mère, j'en suis bien puni; la fille fait le tourment de mon cœur!... O! Lise! Lise! ta mère sera bien vengée, si je ne t'obtiens pas! (*il rêve.*) Si le vieux George vouloit mon union avec elle, cela seroit bien plus simple; je n'aurois fait aucune esclandre.... mais le vieux fou, malgré son amitié pour moi, n'en est pas moins récalcitrant; jamais il n'y consentira : ainsi, usons du moyen le plus sûr; enlevons-là. Amenée ici, en présence de son père et de sa mère, qu'elle me donne sa main, sa foi, et je leur rends la liberté. Ensuite, puisque je suis maintenant assez riche, je quitte ces montagnes, et vais m'établir dans un pays où je ne serai pas connu; là, je vivrai heureux avec ma Lise.... O! charmant, charmant! Il n'y a que ce moyen de me rendre au bonheur et à la société.

SCENE IV.

SANS-PEUR, BERTHOL.

SANS-PEUR, *sortant de la caverne.*

CAPITAINE, je viens vous demander si vous voulez que j'amène ici, pour une heure seulement, Albert et son épouse; il est à craindre qu'ils ne périssent, dans l'endroit humide où ils sont, s'ils ne prennent un peu l'air.

BERTHOL, *fixant Sans-peur.*

Mais je crois, Sans-peur, que tu t'appitoie sur leur sort?... Qu'ils meurent ou qu'ils vivent, qu'est-ce que cela te fait?... Est-ce de toi-même que tu me fais cette demande, ou ne seroit-ce pas eux qui t'en ont prié?

SANS-PEUR.

Capitaine, c'est de moi-même, et cela pour l'intérêt de votre amour. (*à part.*) Diable! il paroît bien refroidi pour cette femme, qu'il adoroit.... (*haut.*) Albert n'a rien voulu manger depuis hier : Lucie également n'a pas tou-

ché aux alimens qu'on lui a portés. Au reste, que risquez-vous de leur permettre de prendre l'air ici ?... ces rochers sont inaccessibles, et personne ne sauroit y pénétrer ; vous le savez ?

BERTHOL, *avec distraction.*

Tu as raison ; amènes-les. (*Sans-peur va pour sortir, Berthol, par réflexion, l'arrête par le bras.*) Avant que d'aller les chercher, appelle-moi Bras-d'acier, j'ai à lui parler.

SANS-PEUR.

Je vais vous l'envoyer. (*Il rentre dans la caverne.*)

SCENE V.

BERTHOL, *seul.*

OUI.... Il faut mettre mon projet à exécution ; il n'y a que ce moyen-là pour satisfaire mon amour. Ce soir, à la brune, je m'introduirai chez George.... Ah ! oui ; mais, sous quel prétexte ?... Baht ! J'en ai mille : et ma prétendue amitié pour lui.... Fort bien ! Avant, j'aurois aposté mes hommes autour de la maison.... bravo ! Mais, si ce petit drôle de César, qui rôde toujours.... Quelle apparence !... un enfant ?... il sera fatigué, moulu.... d'avoir courru toute la journée ; il dormira. Bon !... tout peut s'arranger selon mes vœux.

SCENE VI.

BERTHOL, BRAS-D'ACIER.

BERTHOL.

APPROCHE, Bras-d'acier ; tu connois la maison du patre George ?

BRAS-D'ACIER.

Oui.

BERTHOL.

Et tous ses alentours ?

BRAS-D'ACIER.

Comme ceux de cette caverne.

BERTHOL.

Ecoute donc ce que je vais te dire, et dis-moi si tu te sens assez de courage pour l'entreprendre....

(*En ce moment on apperçoit César, grimpant sur un des rochers qui domine l'endroit où Berthol s'entretient avec Bras-d'acier.*)

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, CÉSAR.

CÉSAR, *à part.*

DIEUX ! que vois-je ?... Berthol, avec ce brigand ! Ciel ! inspire-moi ! (*Il se tapit ventre à terre sur le rocher, et écoute leur conversation.*).

BRAS-D'ACIER.

Je vous écoute.

BERTHOL.

Pressé, depuis long-tems, par mon amour pour Lise....

CÉSAR, *à part.*

Ma sœur !...

BARTHOL, *continuant.*

Je suis résolu de le satisfaire, à quel prix que ce soit.

CÉSAR, *à part.*

Comment !...

BERTHOL, *continuant.*

Personne, chez George, ne se doute qui je suis.... je puis y pénétrer facilement : ainsi donc, ce soir, je m'introduis chez lui. Toi, tandis que j'y serai, tu t'embusqueras, avec six des plus déterminés coquins de la troupe autour de la maison, près des grands arbres. Si je puis attirer Lise dehors, sous un prétexte quelcónque, vous vous en saisirez à l'instant ; si, au contraire, je ne puis la faire sortir, je prendrai congé d'eux, et j'irai vous trouver. Revenant ensuite avec toi, et muni d'une échelle, j'entre par la croisée de sa chambre, et je l'enlève. Pendant ce tems-là, nos hommes pilleront la maison et viendront ensuite me retrouver chez moi, d'ou nous reviendrons ici sans bruit. Si nous éprouvons de la résistance.... Nous serons bien armés ; tu m'entends.

CÉSAR, *à part.*

O ! scélérat ! je jure que tu ne consommeras pas ton crime !

BRAS-D'ACIER.

Tout ira au mieux, fiez-vous à moi.

BERTHOL.

Rentrons dans la caverne : là, je vais y prendre ce dont j'ai besoin pour l'exécution de mon projet, et retourner à mon habitation de la vallée. Toi, Bras-d'acier, prépare tout pour ce soir, et dis à Brise-mâchoire d'occuper tout le monde, sans relâche, à la fabrication des

fausses pièces, parce que je compte en faire l'échange sous peu, à Madrid.

BRAS-D'ACIER, *rentrant.*

Fiez-vous à moi pour tout.

SCENE VIII.

CÉSAR, *seul, élevant les mains vers le ciel.*

O ! mon Dieu ! donne-moi la force et le courage nécessaires pour punir un si grand coupable ! Que mon foible bras soit l'instrument de ta vengeance !

(*Il cherche, tout en écoutant, un sentier facile pour descendre. On entend du bruit dans la caverne ; César se tapit sur le rocher.*)

SCENE IX.

CÉSAR, BRISE-MACHOIRE, SANS-PEUR.

BRISE-MACHOIRE.

Sais-tu bien, camarade, que notre capitaine, avec son fol amour, ne conduit pas trop bien les affaires de la compagnie ?

SANS-PEUR, *fièrement.*

Qu'ôse-tu dire de lui ! (*avec importance.*) Jamais elles n'ont été en aussi bon train.

BRISE-MACHOIRE, *étonné.*

Bah !

SANS-PEUR, *s'approchant de l'oreille de Brise-mâchoire.*

Cela est si vrai, que j'ai oui dire encore hier, au capitaine, qu'il avoit arrangé les choses de telle manière, que nous pourrions, avant peu, quitter le métier.

BRISE-MACHOIRE.

Pourquoi donc ?

SANS-PEUR, *riant.*

Pourquoi ? c'est que maintenant nous sommes assez riches pour être honnêtes gens.

BRISE-MACHOIRE, *étonné.*

Diable !... (*riant.*) Cela seroit plaisant, de nous voir devenir tout d'un coup gens d'honneur, après avoir été....

CÉSAR, *à mi-voix.*

Coquins !

SANS-PEUR.

Oh ! je dis, coquins, pas tout-à-fait; mais....

CÉSAR, *haut ; se blotissant ensuite sur le rocher.*

Scélérats !...

BRISE-MACHOIRE, *s'emportant contre Sans-peur.*

Scélérat toi-même ; entends-tu ?

SANS-PEUR, *tirant son sabre.*

Comment ! tu ôse m'insulter ainsi ? j'en aurai raison.

(*Ils tirent leurs sabres et se battent ; César les regarde et rit : il se tapit ensuite sur le rocher.*)

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, ALBERT, PAUVRE-DIABLE.

PAUVRE-DIABLE, *tenant Albert par la main.*

TENEZ, jouissez du grand air ; cela vous fera du bien. (*appercevant les deux brigands.*) Par Saint Jacques ! je crois que nos seigneurs se tirent du sang ! (*allant à eux et les séparant.*) Eh ! mais, quel motif....

BRISE-MACHOIRE, *à Sans-peur.*

Est-tu content, Sans-peur, et suis-je encore un scélérat ?

SANS-PEUR, *étonné.*

Moi, je ne t'ai point appelé scélérat ; c'est toi, au contraire, qui m'as traité ainsi.

BRISE-MACHOIRE, *surpris.*

Moi ! point du tout.

PAUVRE-DIABLE.

Eh ! par Saint Jacques, est-ce qu'entre nous on doit y regarder de si près, et faire attention aux mots ? Allons, embrassez-vous, nos seigneurs, et vive la joie morbleu.

BRISE-MACHOIRE, *présentant la main à Sans-peur.*

Pauvre-diable a raison ; allons nous réconcilier, en sablant le Malaga ; cela nous donnera des forces pour mieux travailler.

SANS-PEUR, *riant.*

J'accepte.

(*Les brigands, en sortant, jettent un regard ironique sur Albert, qui contemple en ce moment toute la Scène avec un air rêveur.*)

SCÈNE XI.

CÉSAR, ALBERT, PAUVRE-DIABLE.

CÉSAR, *à part, haussant un peu la tête.*

Que diable ! quand est-ce donc que je pourrai sortir d'ici !

PAUVRE-DIABLE, *allant à Albert.*

Je vais chercher votre épouse ; vous aurez tout le tems de vous voir et de jouir ensemble du grand air, jusqu'à la nuit ; car, par Saint Jacques, je crois que nos seigneurs oublieront facilement, dans le vin, que vous êtes ici, et vous y laisseront plus long-tems.

ALBERT, *avec un transport de joie.*

Je te remercie !...

SCÈNE XII.

CÉSAR, ALBERT.

ALBERT, *joignant les mains et regardant le ciel.*

Ciel ! je te rends grace ! Je vais donc revoir ma Lucie ! Il y a si long-tems que je n'ai joui de ce bonheur !..

CÉSAR, *haussant la tête ; à part.*

Cet homme paroît malheureux : c'est peut-être une victime des brigands ?...

ALBERT, *se promenant en regardant la scène.*

Quel lieu sauvage !... les scélérats ! ils ont bien choisi le théâtre de leurs forfaits ! O ! Berthol ! que de comptès tu auras à rendre à l'auteur de toute chose. (*s'arrêtant.*) Mais, Lucie ne vient point.... auroit-on changé d'avis.... ne la verrai-je plus....

CÉSAR, *écoutant.*

Il parle de Lucie : c'est le nom de ma mère....

ALBERT, *appercevant son fils sur le rocher.*

O ! bonheur ! un homme sur ces rochers !.... (*se jettant à genoux, et élevant les bras vers lui.*) Qui que vous soyez, si votre cœur est pur et sensible, sauvez le malheureux Albert....

CÉSAR, *poussant un cri.*

Dieux ! mon père ! (*il se coule aussi-tôt le long du rocher et vient se jetter dans ses bras.*)

ALBERT, *reçoit César dans ses bras, et le regarde avec la plus grande agitation.*

Quoi !... tu serois César ?... Georges....

CÉSAR.

Est le père de Lucie !

ALBERT, *pressant César sur son cœur.*

Ah ! oui ; tu ès mon fils, je le sens à mon cœur !...

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, LUCIE, PAUVRE-DIABLE.

ALBERT, *à son fils, en appercevant Lucie.*

VOILA ta mère !

CÉSAR, *court à sa mère, et se jette à ses pieds.*

Ma mère !

LUCIE.

Dieux ! mon fils !

(*Elle reçoit César dans ses bras et tombe évanouie. Albert et son fils la font revenir. Lucie ouvre les yeux, elle voit son enfant et son époux ; les presse tour à tour en silence, sur son cœur.* (Tableau attendrissant.)

PAUVRE-DIABLE.

Par Saint Jacques ! je crois que je pleure ! (*Il tire un petit mouchoir de sa poche, et s'en essuie grotesquement les yeux.*)

LUCIE.

O ! mon fils ! mon cher fils ! est-ce bien toi ! me tromperais-je ? (*l'embrassant tendrement.*) O ! non ; le cœur d'une mère ne se trompe jamais ! (*elle le presse de nouveau sur son sein.*)

ALBERT, *embrassant tour à tour son fils et son épouse.*

Mon fils ! ma Lucie !...

PAUVRE-DIABLE, *regardant Albert.*

Vous êtes le père de ce jeune homme ? je vous plains ! Par Saint Jacques ! je vous plains ! Vous n'étiez que deux malheureux ; maintenant, vous allez être trois !...

CÉSAR, *s'avançant sur Pauvre-diable, et lui montrant le bout de sa carabine.*

Misérable !... si tu dis un mot, je te fais sauter le crâne !

PAUVRE-DIABLE, *reculant.*

Là, là ! notre jeune ami !... par Saint Jacques ! comme vous prenez les choses !

ALBERT, *prenant la main de son fils.*

Mon fils, ce malheureux n'a peut-être pas dessein de nous nuire.

PAUVRE-DIABLE.

Ah ! par Saint Jacques ! vous avez bien raison ! j'ai été amené ici par force, et si j'en pouvois sortir.... (*bas, et regardant autour de lui.*) Croyez que je ne crains, pour votre fils, que l'apparition de ces brigands.

ALBERT, *pressant les mains de Pauvre-diable.*

Eh bien ! ami, si tu dis vrai ; nous pourrons tous sortir d'esclavage ! je suis certain que César va nous en fournir les moyens.

CÉSAR, *avec feu.*

N'en doutez pas, mon père, et sur le champ....

LUCIE, *regardant tendrement son fils.*

Avant tout, mon fils, un mot ; rassure-moi sur le sort de ma Lise, ta sœur, et de George, mon père : vivent-ils ? les reverrai-je encore ?

CÉSAR, *rapidement.*

Oui ; ils vivent, et vous pleurent tous les jours.

LUCIE, *avec une exclamation de joie.*

Dieu de bonté, je te rends grâce ! (*soupirant.*) indigne Berthol....

CÉSAR, *prenant les mains d'Albert et de Lise.*

Le scélérat ! je devine tous les crimes qu'il a commis ; apprenez donc ceux qu'il prépare. Il a désigné ma sœur pour une de ses victimes ! il l'aime. – Jusqu'à ce jour, son hipocrisie lui a mérité l'amitié de mon grand-père. Eh bien, ce soir, il doit entrer chez lui, et enlever Lise. Je viens, tout-à-l'heure, d'apprendre cet horrible complot.

LUCIE, *se renversant sur Albert.*

O ! ciel !

ALBERT.

Ne sera-t-il donc jamais rassasié de crimes !

CÉSAR.

Rassurez-vous : son dessein est découvert, il sera déjoué.

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, SANS-PEUR, *ivre.*

» (Albert, appercevant Sans-peur, se serre précipitam-
» ment contre Lucie, et fait mettre César derrière
» eux. Pauvre-diable va au-devant du brigand.)

SANS-PEUR.

EH bien, donc !... est-ce que... vous n'avez pas assez pris l'air, vous autres ?.. vous...

LUCIE

PAUVRE-DIABLE, *l'intérompant.*

Et, par Saint Jacques, je ne fais que les amener, et vous voudriez qu'ils fussent déjà rentrés ?

SANS-PEUR, *avec un geste expressif.*

Ah ! oui : attends, toi ; je vais donner sur les oreilles de ton Jacques... ventrebleu !.. (*il s'avance vers Albert et Lucie ; ceux-ci se retournent, cachant toujours leur fils derrière eux.*) Eh bien, la belle enfant, comment trouvez-vous... notre jardin Anglais ?.. (*prenant la main de Lucie.*) pitoresque, pas vrai ? (*riant bêtement.*) Ah, ah, ah ! les rochers, sur-tout, sont bien imités, n'est-ce pas ? (*Pauvre-diable, impatienté, le prend par le bras et le pousse du côté de la caverne.*) Eh, mais, frère coupe-chou, est-ce que tu me prends pour un de tes révérends, que tu veux faire rentrer dans la célule ?

PAUVRE-DIABLE, *le poussant toujours.*

Par Saint Jacques ! rentrez... ou le capitaine le saura. On vous croit occupé auprès des balanciers, et point du tout, vous vous enivrez.... Là, quel respect voulez-vous qu'on vous porte, en l'absence du chef, dans l'état où vous êtes ?..

SANS-PEUR, *montrant son sabre.*

Du respect... bah ! (*riant.*) voilà de quoi en inspirer, du respect.

PAUVRE-DIABLE, *impatienté.*

Mais rentrez donc, vous savez bien que le seigneur Berthol doit aller à l'échange ces jours-ci, et si vous perdez du tems...

SANS-PEUR, *avec un grand sérieux.*

Tu as raison, mon enfant ; tu parle comme un livre. (*à part.*) Ces frères capucins conseillent quelques fois fort bien. (*Il rentre dans la caverne.*)

SCENE XV.

PAUVRE-DIABLE, *revenant à César.*

Mon jeune ami, tâchez de vous sauver. Pour la délivrance de vos parens, j'en fais mon affaire... (*Albert, son épouse et son fils, se jettent aux pieds de Pauvre-diable ; il les relève.*) Vous ne me devez aucuns remercimens. J'ai été enlevé d'une communauté de Saints Patriarches, où je vivois heureux, dans le Seigneur, pour être amené ici. Dieu sait, et le grand Saint Jacques, mon patron ; car mon vrai nom est *Jacques Mistoufflet*, que je ne soupire qu'après ma liberté. D

ALBERT.

Mais, mon ami, seul comme vous êtes, comment ferez-vous pour nous faire sortir d'ici?

CÉSAR, *montrant le chemin des rochers.*

Mon père, en voilà le chemin, difficile à la vérité.

ALBERT.

Ces pointes de rochers, mon fils, franchies aujourd'hui par toi pour la première fois, peut-être, et avec mille dangers, à peine accessibles pour les chevreuils... Crois-tu que ta mère... moi-même... impossible.

PAUVRE-DIABLE.

D'ailleurs, en plein jour, les brigands rôdent sans cesse; mais voici un autre projet. César va retouruer chez lui, pour empêcher l'enlèvement de sa sœur. Aussi-tôt qu'il sera arrivé, il n'a qu'à nous envoyer une troupe de bergers, bien armés... leur indiquer le second pic de rochers, qui est vis-à-vis la montagne voisine du Grand-Orisson... à gauche... là, entre des broussailles, est l'entrée de la caverne, qui conduit ici: moi, je me tiendrai à cette entrée, pour les amener plus sûrement.

ALBERT, *avec inquiétude.*

Mais si les brigands viennent à s'appercevoir de notre absence... et la clef de l'entrée, comment l'aurez-vous?

PAUVRE-DIABLE.

Voici ce que nous ferons. Vous allez revenir à votre prison; je ferai semblant d'en fermer la porte: on ne me soupçonne plus ici; la clef de la caverne est avec les autres, je la détacherai du trousseau, que je remettrai ensuite à Sans-peur, qui, dans son ivresse, ne se doutera de rien, et tout ira bien ensuite.

LUCIE.

O! notre libérateur!..

PAUVRE-DIABLE, *prenant César par la main, et lui faisant embrasser ses parens.*

Allons, mon jeune ami, embrassez vos parens jusqu'au revoir; envoyez-moi du monde, et je vous jure, par S. Jacques, qu'avant qu'il soit nuit close, nous serons tous libres. (*signes de joie de la part d'Albert, de Lucie et de leur fils.*) Allons... allons!...

» (César monte sur les rochers, ses parens lui tendent » les bras; il leur envoie des baisers et disparoit. » Pauvre-diable rentre ensuite, avec eux, dans la caverne. «

Fin du second Acte.

ACTE III.

La décoration est la même que celle du premier Acte.

SCENE PREMIERE.

BERTHOL, GEORGE.

BERTHOL, *sous les arbres avec George.*

VOILA, mon cher voisin, ce que l'homme que vous avez vu ce matin m'a dit ; il m'apporte quelquefois mes lettres, et en passant par le village d'Orisson, on lui a assuré ce que je viens de vous dire. Ainsi, vous voyez bien que c'est à tort que votre fils et vos gens, ont été à la poursuite de ses brigands imaginaires.

GEORGE.

Vous me rassurez, mon cher monsieur Berthol. (*révant.*) Qui diable... (*à part.*) Mais cette lettre, qu'on lui a remise avec mystère ?...

BERTHOL, *à part.*

Le vieux sorcier... il a de la peine à me croire... Faisons lui voir la fausse lettre, que j'ai fabriquée. (*il s'approche de George, et lui présente une lettre.*) Tenez, mon voisin, faites-moi l'amitié de lire cette lettre ; c'est celle qu'on m'a remise ce matin : vous pourrez peut-être me conseiller après la lecture.

GEORGE, *modérant un élans de joie.*

Mais, mon ami, si mes conseils vous sont utiles... dites vous-même... en quoi puis-je vous en donner ?

BERTHOL, *lui présentant de nouveau la lettre.*

Lisez cettre lettre, je vous prie ; puis-je avoir rien de caché pour mon meilleur ami, et le plus honnête homme que je connoisse ?

GEORGE, *à part.*

Je vois bien que je me trompois. (*haut.*) Vous le voulez ? j'obéis. (*il prend la lettre et lit.*) » Depuis deux » jours, mon cher monsieur, le négociant Alvarez a dé- » posé son billan chez le Consul du Commerce : vous y » êtes porté pour une si modique somme, qu'autant » vaudroit-il que vous n'y fussiez pas ; de manière que

» vos fonds sont entiérement perdus «. (*avec un accent douloureux.*) Ciel ! que viens-je de lire ?

BERTHOL, *avec un feint désespoir.*

L'arrêt de ma ruine ! c'est avec l'intérêt seul de ces fonds que je vivais dans ces montagnes, depuis que vous me connoissez. (*à part, avec un sourire.*) O ! le pauvre homme, comme il a mordu à l'amecon !

GEORGE, *avec attendrissement.*

Monsieur Berthol, vous me connoissez ; je ne suis pas très-riche ; mais ma fortune est honnête : vous êtes mon ami, vous ne refuserez pas les secours de l'amitié : tout ce que je possède est à votre service.

BERTHOL, *à part.*

Le vieux fou ! (*haut.*) je vous remercie, mon respectable, mon digne ami : mais il me reste un asile et mes bras...

GEORGE, *vivement.*

Vos bras !.. à votre âge, mon ami ; ah ! quand on n'a pas été accoutumé à travailler, qu'il en coute d'en venir là !...

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, LISE.

LISE, *sortant de sa maison et appercevant Berthol. A part, avec dépit.*

ENCORE ce maudit homme ici ! (*elle s'avance vers son père.*) Papa, je viens t'avertir que ton souper est prêt.

» (Berthol adresse à Lise un profond salut ; celle-ci y » répond avec distraction, par une legère révérence «.

GEORGE, *à Berthol.*

Vous allez souper avec moi, monsieur Berthol, n'est-ce pas ?

BERTHOL, *modérant un grand mouvement de joie.*

Certainement... Avec plaisir, mon ami. (*à part.*) Bon !

LISE, *à part.*

Voilà un convive dont il auroit bien pu se passer. (*haut.*) Mais, papa, mon frère ne vient point, n'en est-tu pas inquiet ?

GEORGE.

Nullement, ma chère amie, car monsieur Berthol, qui paroît bien plus instruit que cet imbécile de Pierre, vient

de me rassurer pleinement sur le faux bruit qui couroit ce matin.

LISE, *avec joie.*

Ah! tant mieux! ce n'étoit qu'un faux bruit! ah! j'en suis bien contente.

BERTHOL.

Votre peureux de chevrier, a rencontré ce matin une troupe de chasseurs Catalans, qu'à leur costume il a pris pour des bandits; et il a communiqué sa frayeur à tout le monde en dénaturant les faits.

LISE, *à part.*

Ceci est clair. (*haut.*) Vous êtes bien sûr de ce que vous dites-là, monsieur Berthol?

BERTHOL, *d'un ton important.*

Très-sûr.

LISE, *avec inquiétude.*

Hé! mon frère, qui peut donc le retenir si tard?... voilà bientôt la nuit et il n'arrive point.

BERTHOL.

Votre frère et les siens, auront sans doute rencontré ces chasseurs, et voyant qu'ils n'avoient point d'ennemis à combattre dans ces montagnes parmi les hommes, ils en auront cherché parmi les bêtes: voilà sans doute ce qui cause son retard.

LISE.

Il est vrai que c'est possible. (*à part.*) Il a toujours comme cela de bonnes raisons à nous donner!

GEORGE.

Allons, rentrons souper. Moi, j'ai appétit; j'ai un peu marché ce soir... (*regardant Lise.*) A son retour, ton frère soupera avec ses amis.

BERTHOL, *en rentrant dans la maison.*

(*à part.*) Voilà un grand pas de fait!

SCENE III.

PIERRE, PLUSIEURS BERGERS.

» (La nuit vient. On entend, dans le lointain, le bruit
» de plusieurs trompes. Pierre paroît sur la montagne,
» entre les arbres, avec plusieurs Bergers. Il est suivi
» du grand bélier, qui est à la tête des troupeaux; il
» agite sa clochette; le bêlement des brebis se fait
» entendre «.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, LISE.

LISE, *ouvrant sa croisée.*

BON ! voilà les Bergers qui reviennent de la montagne, sans doute que mon frère ne tardera pas d'arriver. Allons apprêter son souper et celui des pâtres.

(*Elle referme sa croisée.*)

SCENE V.

JACQUES, CÉSAR, *plusieurs Bergers, armés de fusils.*

CÉSAR, *bas, à Jacques.*

TU sais maintenant, mon cher Jacques, la manière dont il faut t'y prendre pour trouver la caverne.

JACQUES.

Vous pouvez entièrement vous reposer sur ma prudence, (*montrant les bergers.*) et sur le courage de ces braves gens.

CÉSAR.

Ainsi donc, mon cher ami, tu vois qu'il n'y a pas un moment à perdre pour sauver les chers auteurs de mes jours ! comme je te l'ai dit, *Pauvre-diable* doit se tenir à la porte de la caverne pour t'en faciliter l'entrée. Tu y pénètrera sans bruit et amèneras ici mes malheureux parens. Moi, pendant ce tems, j'empêcherai le *rapt* de ma sœur ; je t'ai fait par de mon projet, tu sais qu'il est infaillible !

JACQUES, *avec inquiétude.*

Mais si Berthol alloit amener plus de personnes que vous lui en avez entendu nommer ?

CÉSAR, *souriant.*

Sois sans inquiétudes, mon bon ami ; les gens de Berthol, ne doivent être que six au plus ; et encore seront-ils à moitié ivres. Je t'ai dit que j'avais déjà vû un des leur en cet état. Pauvre-diable ne manquera pas de mettre les autres de même. Tu connois mon projet ; il est immanquable. De la diligence, sur-tout ! Il est trop tard maintenant pour rassembler toute ma compagnie... je vais chercher ceux qui sont les plus près d'ici et qui m'attendent sans doute.

JACQUES, *avec émotion.*

O ! mon jeune maître ! O ! mon ami ! que dieu seconde vos efforts et fasse réussir notre entreprise ; (*avec inspiration.*) La cause que nous défendons est juste, il nous exaucera !

CÉSAR, *avec inquiétude.*

Allons, allons ; chacun à son poste. Si mon grand-père, ou ma sœur sortoient, tout seroit découvert, et Berthol nous échaperoit.

JACQUES, *embrassant César.*

Je vous obéis ; j'espère être ici avant peu, et en yous prouvant mon zèle et mon affection, (*avec emphase.*) apprendre à ce brigand, que la vertu triomphe tôt ou tard du vice.

(*Jacques et les Bergers, sortent par la droite des acteurs, César par la gauche.*)

SCENE VI.

» (Bras-d'acier, Sans-pitié et plusieurs brigands paroissent » sur la montagne, entre les arbres ; ils s'avancent » doucement sur la scène «.

SCÈNE VII.

BRAS-D'ACIER, *seul, demi ivre et s'avançant sur la scène ; bas à ses camarades.*

Cachez-vous un peu, je vais sonder le terrain. (*les brigands se retirent sur la droite des acteurs.*) Voilà, je crois, l'heure à laquelle le capitaine... doit attirer Lise dehors... ou venir me parler... (*il tire une bouteille de sa poche.*) Si, en attendant... je caressois ce flacon. (*il boit.*)

SCÈNE VIII.

BRAS-D'ACIER, SANS-PITIÉ, SANS-PEUR.

» (Sans-pitié, se montrant entre les arbres, apperçoit » Sans-peur qui boit à la bouteille ; il arrive sur lui, » et la lui ôte des mains «.

SANS-PITIÉ.

Eh, mais, camarade, doucement donc, il en faut pour tout le monde. (*Sans-peur la lui laisse.*)

SCENE IX.

(« Les brigands se montrent entre les arbres et apper-
» çoivent leurs camarades qui boivent. Un d'eux s'avance
» sur lui et lui ôte la bouteille des mains. Il boit. Les
» autres le suivent, et se l'arrachent alternativement
» jusqu'au dernier. Celui-ci, après avoir bû, la renverse
» pour montrer qu'elle est vuide. On entend ouvrir la
» porte de la maison «.

BRAS-D'ACIER, *à ses camarades.*

MALHEUREUX ! vous me perdez ! fuyons, voici quelqu'un.

(» Tous les brigands se retirent au delà des arbres, à la
» droite des acteurs et s'y cachent. Le seul Bras-d'acier
» se tient appuyé contre un arbre et regarde sur la
» scène. »)

SCÈNE X.

BRAS-D'ACIER, GEORGE, BERTHOL, LISE.

GEORGE, *à Berthol qui l'accompagne.*

ALLONS, mon cher voisin, puisque vous ne voulez pas rester plus long-tems avec nous, bon soir, à demain.

BERTHOL, *avec embaras.*

Je me sens fatigué... je ne suis pas bien ce soir... le repos m'est nécessaire. (*George voulant le reconduire.*) Restez donc, mon bon ami ; l'air du soir pourroit vous faire mal, rentrez. (Il regarde du côté des arbres et apperçoit Bras-d'acier. Il en cache la vue à George et à Lise en se mettant devant eux.) Adieu, mon bon voisin, au revoir. (Il s'en va et passe en sortant près de Sans-peur. *Il lui dit bas.*) Malheureux ! tu vas me découvrir : sortons. (*Ils sortent.*)

SCENE XI.

GEORGE, LISE.

LISE, *avec inquiétude.*

MAIS, papa, il se fait tard et mon frère ne vient point.

GEORGE.

GEORGE.

Ce qui te fait croire qu'il est plus tard qu'à l'ordinaire, c'est que le tems est couvert ce soir. Mais César ne doit pas tarder à rentrer, puisque Pierre vient de nous dire qu'il l'avoit rencontré près d'ici, avec Jacques et les bergers.

LISE.

Papa, je ne te cache pas, que son absence m'inquiète.

GEORGE, *sans faire attention aux dernières paroles de Lise.*

Rentrons, ma fille, rentrons. (*Ils rentrent.*)

SCENE XII.

BERTHOL, BRAS-D'ACIER, *ils s'avancent doucement.*

BERTHOL.

IL est encore de bien bonne heure pour exécuter mon projet. (*Il rêve.*) Cependant je réfléchis. César et les pâtres pouroient fort bien nous en empêcher s'ils arrivoient. Sans doute!.. Ainsi ne perdons point de tems; allons préparer ce qu'il nous faut dans le bois voisin, et revenons vite. (*Ils sortent.*)

SCENE XIII.

CÉSAR, *plusieurs Chasseurs avec leurs carabines.*

CÉSAR, *s'avançant avec précaution et rassemblant ses camarades en cercle, bas.*

MES amis, vous savez ce dont nous sommes convenus? quand je prononcerai ce mot: VENGEANCE, chacun ajustera son homme et sur-tout ne le manquera pas. Montons dans ces arbres.

» (César s'approche de l'arbre le plus près de la maison
» et y monte; les chasseurs montent dans les autres «.

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, BERTHOL, BRAS-D'ACIER, SANS-PITIÉ, *portant une échelle de bois, plusieurs brigands.*

CÉSAR, *à part.*

BON! le voilà!

BERTHOL, *bas, aux siens.*

Restez-là, près des arbres. (*à Sans-pitié et Bras-d'acier.*) Vous deux suivez-moi.

» Ils vont tous les trois au-dessous de la croisée de » Lise. Berthol prend l'échelle et l'appuie, près du mur. » Bras-d'acier et son camarade la soutienne, tandis que » Berthol monte, ce dernier va pour ouvrir la croisée » et la trouve fermée «.

(*Aux siens.*) Ciel! sa croisée est fermée! que faire ?... (*Il reste un moment indécis, et va descendre.*)

CÉSAR, *haut.*

VENGEANCE!

» Il ajuste sa carabine sur Berthol, et tire; tous ses ca- » marades en font autant sur les brigands. Berthol » chancelle sur son échelle et tombe; mais il n'est pas » blessé. Bras-d'acier seul est tué sur la place. Les » brigands étonnés se mettent en mouvement «.

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, GEORGE, LISE, *sortant effrayée de la maison.*

GEORGE, *en entrant sur la scène.*

DIEUX! Que vois-je!

(» Les brigands se saisissent de George, qui tombe en » faiblesse. Berthol également s'empare de Lise, qui » s'est trouvée mal. César et les siens furieux de les » avoir manqués, décendent de leurs arbres, et leur arra- » chent leurs victimes. Combat entr'eux. César saute » sur Berthol, lui arrache un de ses pistolets et va lui » brûler la cervelle «.)

SCENE XVI.

Les précédens, ALBERT, LUCIE, JACQUES, GEORGE, PAUVRE-DIABLE, SANS-PEUR, BRISE-MACHOIRE, plusieurs Brigands enchaînés, escortés » par des Bergers armés, et dont plusieurs portent des » torches allumées. Tous paroissent entre les arbres, » et remplissent le fond du théâtre «.

ALBERT, *avec un accent terrible.*

ARRÊTEZ ! *Tout le monde s'arrête.* (tableau général.) Berthol, regarde !... Tu vois maintenant que ta puissance est aussi peu à craindre que ton hypocrisie !

BERTHOL.

Ciel ! je suis trahi !

» A ce moment il arrache son pistolet des mains de César » et va se le tirer à la tête «.

ALBERT, *court sur Berthol et lui arrache l'arme des mains.*

Scélérat ! il n'est pas encore tems que tu meures !

» Les Bergers se saisissent de Berthol et des siens «.

GEORGE.

Ma fille !.. mon fils !.. j'embrasse mes enfans !

LISE et CÉSAR.

Dieu de bonté, tu nous as donc exaucés !

» Lise et George, revenus de leur évanouissement, sont » conduits par César, qui se jette dans les bras de Lu- » cie et d'Albert. – *Tableau* «.

ALBERT, *montrant son fils à George.*

Mon père, voici notre sauveur. (*montrant Berthol.*) et voilà l'auteur de tous nos maux, depuis douze ans.

GEORGE, *à Berthol, qui a les yeux baissés.*

Et c'étoit à un scélérat que j'avois donné mon amitié !

BERTHOL, *au désespoir.*

Ah ! je me suis perdu par trop de soins.

ALBERT, *à Jacques.*

Mon ami, que toi et tes compagnons emmènent ces brigands jusqu'au prochain bourg. C'est aux loix à les juger et à les punir. Je ne tarderai pas à vous suivre pour faire ma déposition.

» Berthol et ses complices se désespèrent. Jacques et les » bergers les emmènent emportant avec eux le cadavre » de Bras-d'acier. »

SCENE XVII ET DERNIÈRE.

ALBERT, LUCIE, GEORGE, LISE, CÉSAR, PAUVRE-DIABLE, PLUSIEURS JEUNES CHASSEURS.

ALBERT, *à son fils, en lui pressant la main.*

TU a réussi au-delà de tes espérances, mon fils, je te dois la vie et celle de ta mère !

CÉSAR, *à son père.*

Le ciel étoit pour nous, mon père : c'est lui qui vous a délivrés !

ALBERT, *à Pauvre-diable.*

Je vous dois aussi beaucoup, mon ami ; soyez sûr que dans ma déposition aux Magistrats, je n'omettrai pas de rendre compte de votre conduite à mon égard.

PAUVRE-DIABLE.

Soyez heureux ; faites-moi rentrer dans mon couvent, et je suis satisfait et content.

GEORGE.

Rentrer dans votre couvent, mon ami, après ce qui s'est passé ; on vous croiroit moins à plaindre que coupable, et les moines sont gens à ne rien oublier ! Croyez-moi, restez ici, et vivez parmi nous.

PAUVRE-DIABLE, *avec gaité.*

Par Saint Jacques, j'accepte, et dès demain, j'endosse la casaque de berger.

GEORGE.

Mes enfans, mes amis, allons nous réjouir, et tâchons d'oublier ce que cette journée a eu de cruel pour nous, en ne voyant que le bonheur qu'elle nous procure.

Ballet et Fête générale.

FIN.

